

CHAPITRE XXXIII

Vinicius se rendit tout droit à la maison de Myriam. Devant la porte cochère, il rencontra Nazaire, qui se troubla à sa vue. Il le salua avec affabilité et lui demanda de le conduire auprès de sa mère.

Dans la maisonnette, outre Myriam, il trouva Pierre, Glaucos, Crispus, et aussi Paul de Tarse, revenu dernièrement de Fragella. À la vue du jeune tribun, l'étonnement se peignit sur tous les visages, tandis qu'il disait :

« Je vous salue au nom du Christ que vous honorez.

– Que son nom soit glorifié dans tous les siècles !

– J'ai connu vos vertus et j'ai éprouvé votre bonté : c'est pourquoi je viens en ami.

– Et nous te saluons en ami, répondit Pierre. Assieds-toi, Seigneur, et partage notre repas ; tu es notre hôte.

– Je partagerai votre repas ; mais avant, écoutez-moi. Toi, Pierre, et toi, Paul, je veux vous donner une preuve de ma sincérité : je sais où est Lygie ; j'étais tout à l'heure devant la maison de Linus, tout près d'ici. J'ai sur elle les droits que m'a octroyés César et, dans mes diverses maisons, je possède près de cinq cents esclaves ; je pourrais donc faire cerner son refuge et m'emparer d'elle, ce que pourtant je n'ai pas fait, ce que je ne ferai pas.

– Pour cela, la bénédiction du Seigneur s'étendra sur toi et ton cœur sera purifié, dit Pierre.

– Merci ; mais écoute encore : je ne l'ai pas fait, bien que je languisse après elle et que je souffre. Naguère, avant d'être venu parmi vous, je l'aurais sûrement enlevée et je l'aurais gardée de force ; mais si je ne professe ni vos vertus ni vos doctrines, elles ont, néanmoins, changé quelque chose en mon âme, et je n'ose

plus recourir à la violence. Je ne sais comment c'est arrivé, mais c'est ainsi. Je m'adresse donc à vous, qui remplacez le père et la mère de Lygie, et je vous dis : Donnez-la-moi pour épouse, et je vous jure que non seulement je ne lui défendrai pas de confesser le Christ, mais que je me mettrai aussi à suivre Sa doctrine. »

Il parlait la tête haute, d'une voix assurée ; pourtant il était ému et ses jambes tremblaient sous son manteau. Un silence ayant accueilli ses paroles, il reprit, comme pour prévenir une réponse défavorable :

« Les obstacles sont nombreux, je le sais, mais je l'aime comme la prunelle de mes yeux et, quoique pas encore chrétien, je ne suis ni votre ennemi ni celui du Christ. Je veux agir à votre égard en toute sincérité, afin d'acquérir votre confiance. Il y va de ma vie et je ne vous cache rien. Peut-être qu'un autre vous dirait : "Baptisez-moi !" Moi, je vous répète : "Éclairez-moi !" Je crois que le Christ est ressuscité, parce que ceux qui l'affirment sont des gens qui vivent dans la vérité et qui l'ont vu après sa mort. L'ayant éprouvé par moi-même, je crois que votre doctrine engendre la vertu, la justice et la miséricorde, et non pas les crimes dont on vous accuse. J'en connais peu de chose. Je n'en sais que ce que j'ai appris par vous, par Lygie, et ce que j'ai vu de vos actes. Pourtant, votre doctrine m'a déjà bien changé. Autrefois, je tenais mes serviteurs d'une main de fer : maintenant, cela m'est impossible. J'ignorais la pitié : à présent, je la connais. J'aimais les plaisirs : or, je me suis enfui de l'étang d'Agrippa, parce que le dégoût m'y suffoquait. Jadis, j'avais foi dans la violence : j'y ai renoncé. Sachez que j'ai pris en horreur les orgies, le vin, le chant, les cithares, les couronnes de roses, et que la cour de César, les chairs nues et toutes les folies m'écœurent. Plus je pense que Lygie est pure comme la neige des montagnes et plus je l'aime ; et songeant que c'est grâce à votre doctrine qu'elle est ainsi, j'aime cette doctrine et je veux la connaître ! Mais je ne la comprends pas, et, ne sachant si je pourrai m'y conformer et si ma nature pourra la supporter, je languis, comme emprisonné, dans l'incertitude et les tourments. »

Une ride douloureuse se creusa entre ses sourcils, et ses joues s'empourprèrent ; puis il continua, précipitant ses paroles et avec une émotion croissante :

« Vous le voyez ! Torturé par mon amour, je le suis aussi par le doute. Votre doctrine, m'a-t-on dit, ne tient compte ni de la vie, ni des joies humaines, ni du bonheur, ni des lois, ni de l'ordre, ni de l'autorité, ni de la puissance romaine. En est-il vraiment ainsi ? On m'a même dit que vous étiez des fous. Dites-moi, qu'apportez-vous ? Est-ce un péché que d'aimer ? que d'éprouver de la joie ? que de vouloir le bonheur ? Êtes-vous les ennemis de la vie ? Les chrétiens doivent-ils rester pauvres ? Dois-je renoncer à Lygie ? Quelle est votre vérité ? Vos actions et vos paroles sont pures comme l'eau d'une source, mais qu'y a-t-il au fond de cette source ? Vous le voyez, je suis sincère. Dissipez donc les ténèbres qui m'environnent. On m'a dit encore : La Grèce a enfanté la sagesse et la beauté, Rome la puissance, mais eux, qu'apportent-ils ? Alors, dites-le-moi, qu'apportez-vous ? Si, derrière votre porte se trouve la lumière, ouvrez-moi !

– Nous apportons l'amour », répondit Pierre.

Et Paul de Tarse ajouta :

« Parlerions-nous tous les langages des hommes et des anges que, sans l'amour, nous serions seulement de l'airain qui résonne. »

Le cœur du vieil Apôtre était ému par cette âme au supplice qui, tel un oiseau en cage, s'élançait vers l'espace ; il étendit les mains vers Vinicius :

« Frappez, et l'on vous ouvrira, La grâce du Seigneur est sur toi ; je te bénis donc, toi, et ton âme, et ton amour, au nom du Rédempteur du monde ! »

Déjà très ému auparavant, Vinicius, en entendant ces paroles, s'élança vers Pierre, et alors se produisit une chose inouïe : ce descendant des Quirites, qui naguère encore ne voulait pas reconnaître un homme dans un étranger, saisit la main du vieux Galiléen et y appuya ses lèvres avec reconnaissance.

Pierre se réjouit, comprenant que la semence était tombée sur un bon terrain et que son filet de pêcheur venait d'amener une âme de plus.

Les assistants ne se réjouissaient pas moins de ce témoignage de respect envers l'Apôtre de Dieu et ils s'écrièrent d'une seule voix :

« Gloire au Seigneur dans les cieux ! »

Vinicius se leva, le visage rayonnant :

« Je vois que le bonheur peut résider parmi vous, puisque je me sens heureux, et j'espère que vous me convaincrez aussi bien sur les autres points. Mais cela n'aura pas lieu à Rome ; César part pour Antium et j'ai reçu l'ordre de l'y suivre. Vous savez que désobéir, c'est encourir la mort. Si donc j'ai trouvé grâce à vos yeux, venez avec moi pour m'enseigner votre vérité. Là-bas, vous serez plus en sécurité que moi-même ; vous pourrez, parmi cette foule, propager la vérité à la cour même de César. On dit qu'Acté est chrétienne ; il y a aussi des chrétiens parmi les prétoriens, car j'ai vu de mes propres yeux des soldats s'agenouiller devant toi, Pierre, à la porte Nomentane. Je possède une villa à Antium ; nous nous y réunirons, à la barbe de Néron, pour écouter votre enseignement. Glaucos m'a dit que, pour une seule âme, vous étiez prêts à vous transporter jusqu'aux confins du monde ; faites donc pour moi ce que vous avez fait pour d'autres, en faveur de qui vous avez quitté votre Judée ; faites-le et n'abandonnez pas mon âme. »

Eux constataient avec joie la victoire de leur doctrine et le retentissement qu'aurait dans le monde païen la conversion d'un augustin, rejeton d'une des plus vieilles familles de Rome. Ils étaient prêts, en effet, à aller jusqu'aux confins du monde pour une seule âme humaine, et, depuis la mort du Maître, ils ne faisaient pas autre chose. Aussi, l'idée même de refuser ne leur était pas venue. Pierre, étant le pasteur de la communauté entière, ne pouvait partir ; mais Paul de Tarse, à peine de retour d'Aricie et de Fregella, et qui se préparait à un long voyage en Orient pour y visiter les Églises et stimuler de nouveau leur ferveur, consentit à accompagner le jeune tribun à Antium. De là, il lui serait facile de trouver un navire qui le transporterait dans les eaux grecques.

Vinicius, tout attristé qu'il fût de ce que Pierre, à qui il avait tant de gratitude, fût empêché de venir, n'en remercia pas moins cordialement ; puis il se tourna vers le vieil apôtre pour lui adresser une dernière requête :

« Sachant où demeure Lygie, dit-il, je pourrais aller moi-même la trouver et lui demander, comme il est juste, si elle voudra bien m'accepter pour époux lorsque mon âme sera devenue chrétienne ; mais je préfère te prier, toi Apôtre, de me permettre de la voir ou de me conduire toi-même vers elle. J'ignore combien de temps il me faudra rester à Antium. Souvenez-vous qu'auprès de César, nul n'est sûr

du lendemain. Pétrone lui-même m'a averti que je n'y serais guère en sûreté. Que je la voie avant mon départ, que je rassasie mes yeux de sa présence, que je sache si elle oubliera le mal que je lui ai fait et si elle voudra partager la vie de bien que je lui offre. »

L'apôtre Pierre sourit avec bonté, en disant :

« Qui donc te refuserait cette joie méritée, mon fils ? »

Vinicius s'inclina de nouveau pour lui baiser les mains, car il ne pouvait cacher son bonheur ; l'Apôtre le prit par les tempes et ajouta :

« Ne crains pas César. En vérité, je te le dis, il ne tombera pas un cheveu de ta tête. »

Puis il envoya Myriam chercher Lygie, en lui recommandant de ne pas dire qui se trouvait parmi eux, afin de réserver également une grande joie à la jeune fille.

La distance était courte. Bientôt les assistants virent revenir, parmi les myrtes du petit jardin, Myriam conduisant Lygie par la main.

Vinicius voulut courir à sa rencontre, mais la vue de cet être si cher paralysa ses forces et il resta immobile, le cœur battant à se rompre, les jambes flageolantes, infiniment plus ému que la première fois où il avait entendu siffler les flèches des Parthes.

Elle entra sans rien soupçonner et, à la vue de Vinicius, elle s'arrêta comme pétrifiée. Son visage se couvrit de rougeur, puis pâlit aussitôt après, et, de ses yeux étonnés et remplis d'effroi, elle se mit à regarder les assistants.

Elle ne vit que des regards lumineux et pleins de bonté. L'apôtre Pierre s'approcha d'elle et lui dit :

« Lygie, l'aimes-tu toujours ? »

Il y eut un moment de silence. Ses lèvres tremblèrent comme celles d'un enfant prêt à pleurer et qui, coupable, est obligé de confesser sa faute.

« Réponds », dit l'Apôtre.

Alors, d'une voix humble et craintive, elle balbutia en tombant aux pieds de Pierre :

« Oui... »

Au même instant, Vinicius s'agenouilla auprès d'elle. Pierre posa ses mains sur leurs têtes en disant :

« Aimez-vous en Notre Seigneur et pour Sa gloire, car il n'y a point de péché dans votre amour. »

CHAPITRE XXXIV

En se promenant dans le jardin, Vinicius racontait à Lygie, rapidement, en des mots venant du fond du cœur, ce que l'instant d'avant il avait avoué aux Apôtres : le trouble de son âme, les transformations qui s'étaient opérées en lui, et enfin cette profonde tristesse qui avait assombri sa vie depuis qu'elle avait quitté la demeure de Myriam. Il lui avoua qu'il avait essayé, mais en vain, de l'oublier. Il lui rappela la petite croix, faite de minces branches de buis, qu'elle lui avait laissée, qu'il avait placée dans son *lararium* et qu'involontairement il vénérât comme quelque chose de divin. Il s'attristait chaque jour d'autant plus que son amour devenait plus profond, cet amour qui déjà, dans la maison d'Aulus, s'était complètement emparé de lui. Aux autres, les Parques tissent le fil de la vie ; le fil de la sienne était tissé par l'amour, le chagrin et la tristesse. Ses actes étaient mauvais, mais c'était son amour qui les dictait. Il l'avait aimée chez les Aulus et au Palatin ; il l'avait aimée quand il l'avait vue à l'Ostrianum, écoutant les paroles de Pierre ; de même lorsqu'il était venu avec Croton pour l'enlever, et quand elle veillait auprès de sa couche, et lorsqu'elle l'avait quitté. Et voici que Chilon, ayant découvert sa retraite, était venu lui conseiller de s'emparer d'elle ; mais il avait châtié le Grec, préférant demander aux Apôtres la parole de vérité, et elle comme fiancée... Béni l'instant où cette inspiration lui était venue, puisque maintenant il était près d'elle et qu'elle ne le fuyait plus, comme elle avait fui de la demeure de Myriam.

« Ce n'est pas toi que je fuyais, déclara Lygie.

– Et qui donc ? »

Elle leva sur lui ses yeux de pâle iris, puis, inclinant son visage troublé, elle murmura :

« Tu le sais... »

Suffoqué par l'excès de son bonheur, Vinicius garda un instant le silence. Puis il se remit à lui raconter comment peu à peu ses yeux s'étaient ouverts, comment il l'avait reconnue différente de toutes les femmes de Rome et ne ressemblant peut-être qu'à la seule Pomponia. D'ailleurs, il ne parvenait pas à lui expliquer clairement ses sentiments, dont lui-même ne se rendait pas très bien compte. Il avait découvert en elle une beauté toute particulière et jusqu'alors inconnue, non pas seulement une statue, mais aussi une âme. Il la combla de joie en lui disant qu'il l'avait aimée davantage encore quand elle l'avait fui, et qu'au foyer domestique elle serait pour lui une sainte.

Puis il lui prit les mains, sans plus rien pouvoir lui dire, la regardant avec ravissement, comme rentré en possession de son bonheur, et répétant son nom pour se convaincre qu'il l'avait retrouvée, qu'il était vraiment près d'elle.

« Ô Lygie ! Lygie !... »

Il lui demanda enfin ce qui se passait dans son âme, et elle lui avoua qu'elle l'aimait déjà dans la maison des Aulus et que si, du Palatin, il l'avait reconduite chez eux, elle leur aurait fait part de son amour et aurait essayé d'apaiser leur courroux contre lui.

« Je te jure, dit Vinicius, que je n'ai pas même eu la pensée de t'enlever aux Aulus. Pétrone te le racontera quelque jour : je lui avais déclaré déjà que je t'aimais et désirais t'épouser. Je lui avais dit : "Qu'elle enduise ma porte de graisse de loup et qu'elle prenne place à mon foyer", mais il s'était moqué de moi et avait suggéré à César l'idée de te réclamer comme otage pour te remettre entre mes mains. Que de fois je l'ai maudit, dans mes accès de chagrin ! Mais c'est peut-être un heureux sort qui l'a voulu ainsi : je n'aurais pas connu les chrétiens et ne t'aurais point comprise

– Crois-moi, Marcus, répondit Lygie, c'est le Christ qui a voulu t'amener à Lui. »

Vinicius, surpris, releva la tête :

« C'est vrai, dit-il avec vivacité. Tout ce qui s'est passé est si étrange ! En te cherchant, j'ai appris à connaître les chrétiens... À l'Ostrianum, j'ai écouté avec étonnement l'Apôtre, car jamais encore je n'avais entendu pareils discours. C'est qu'alors tu priais pour moi.

– Oui », répondit Lygie.

Ils passèrent près d'une tonnelle tapissée d'un lierre touffu et s'approchèrent de l'endroit où Ursus, après avoir étranglé Croton, s'était jeté sur Vinicius.

« Ici, sans toi je serais mort, dit le jeune homme.

– Ne me le rappelle pas, protesta Lygie, et n'en garde pas rancune à Ursus.

– Pourrais-je me venger sur lui de t'avoir défendue ? Si c'était un esclave, je lui donnerais sur-le-champ la liberté.

– Si c'était un esclave, il y a longtemps que les Aulus l'auraient affranchi.

– Te souviens-tu que je voulais te rendre aux Aulus ? Mais tu m'as répondu que César pourrait l'apprendre et se venger sur eux. Eh bien ! maintenant, tu les verras aussi souvent que tu le voudras.

– Pourquoi, Marcus ?

– Je dis “maintenant”, mais je pense à l'avenir, quand tu seras à moi. C'est bien cela. Si alors César me demande ce que j'ai fait de l'otage qu'il m'a confiée, je lui répondrai : “Je l'ai épousée et elle voit les Aulus avec mon consentement.” Il ne séjournera pas longtemps à Antium, car il lui tarde d'aller en Achaïe, et d'ailleurs, rien ne m'obligera à le voir chaque jour. Quand Paul de Tarse m'aura enseigné votre vérité, je me ferai baptiser et je rentrerai à Rome ; je regagnerai l'amitié des Aulus, qui précisément doivent rentrer prochainement en ville, et il n'y aura plus d'obstacles. Alors, j'irai te prendre et je t'installerai à mon foyer. Ô *carissima ! carissima !* »

Il tendit les bras, comme s'il prenait le ciel à témoin, tandis que Lygie levait sur lui ses yeux rayonnants et répondait :

« Et moi alors je te dirai : “Là où tu seras, Caïus, là je serai, Caïa.”

– Non, Lygie, s'écria Vinicius, je te jure que jamais femme n'aura été honorée dans la maison de son mari comme tu le seras dans la mienne ! »

Ils marchèrent en silence, enivrés d'un incommensurable bonheur ; ils étaient semblables à des dieux et si beaux qu'on eût dit que le printemps les avait fait éclore en même temps que les fleurs.

Ils s'arrêtèrent sous un cyprès, à l'entrée de la maisonnette.

Lygie s'adossa au tronc, tandis que Vinicius la suppliait de nouveau d'une voix tremblante :

« Donne l'ordre à Ursus d'aller chercher chez les Aulus tes parures et tes jouets et de les transporter chez moi. »

Elle, rougissante comme une rose ou comme l'aurore, répondit :

« L'usage commande d'agir autrement...

– Je sais, c'est la *pronuba*¹ qui les apporte ordinairement derrière la fiancée, mais fais cela pour moi. Je les emporterai dans ma villa d'Antium et ils me parleront de toi. »

Les mains jointes, il répétait comme un enfant qui désire quelque chose :

« Pomponia va revenir un de ces jours. Fais cela pour moi, divine, fais-le, *carissima* !

– Que Pomponia fasse comme elle voudra, répondit Lygie, rougissant plus encore en songeant à la *pronuba*. »

Ils se turent de nouveau, car l'amour rompait le souffle dans leurs poitrines. Lygie était adossée au cyprès ; son blanc visage se détachait dans l'ombre comme une fleur ; ses yeux étaient baissés et sa gorge se soulevait plus fréquemment, tandis que Vinicius, les traits altérés, pâlisait. Dans le silence de midi, ils entendaient battre leurs cœurs et, dans leur ivresse commune, ce cyprès, les buissons de myrte et le lierre de la tonnelle avaient pris pour eux l'aspect d'un jardin d'amour.

Myriam se montra à la porte et les invita à venir prendre part au déjeuner. Ils s'assirent entre les Apôtres qui les contemplaient avec ravissement, voyant en eux la génération nouvelle qui, eux morts, continuerait à semer le grain de la bonne doctrine.

Pierre rompit le pain et le bénit ; sur tous les visages se peignait la quiétude : un bonheur inexprimable emplissait la chambre.

« Vois, dit enfin Paul en se tournant vers Vinicius, si nous sommes les ennemis de la vie et de la joie. »

Vinicius répondit :

« Je m'en aperçois bien. Jamais je n'ai été aussi heureux que parmi vous. »

1. Matrone qui accompagnait la fiancée et l'instruisait de ses devoirs d'épouse. (N.D.A.)

CHAPITRE XXXV

Le soir même, en traversant le Forum pour rentrer chez lui, Vinicius aperçut, à l'entrée du Vicus Tuscus, la litière dorée de Pétrone, portée par huit Bithyniens. Il les arrêta d'un signe et s'approcha des rideaux.

« Que le sommeil te soit agréable et paisible ! s'écria-t-il en riant à la vue de Pétrone endormi.

– Ah ! c'est toi ! fit Pétrone en se réveillant. Oui, je me suis assoupi après la nuit passée au Palatin. J'allais acheter de quoi lire à Antium... Quoi de neuf ?

– Tu cours les libraires ? demanda Vinicius.

– Oui, je ne veux pas mettre en désordre ma bibliothèque ; aussi, je fais pour la route des provisions spéciales. Il a paru, à ce qu'on dit, quelque chose de Musonius et de Sénèque. Et puis, je suis à la recherche d'un Perse, et de certaine édition des *Églogues* de Virgile qui, me manque. Oh ! que je suis fatigué et que les mains me font mal, à force de déplier des rouleaux !... C'est qu'une fois entré dans une librairie, la curiosité vous prend de voir un peu de tout. Je suis allé chez Aviranus, chez Atractus sur l'Argiletum, après être passé chez les Sosius, dans le Vicus Sandalarius. Par Castor ! que j'ai sommeil !...

– Tu es allé au Palatin ; c'est donc à moi de te demander ce qu'il y a de nouveau. Ou plutôt, sais-tu ? renvoie ta litière et tes livres et viens chez moi : nous parlerons d'Antium et d'autres choses encore.

– Bien reparti Pétrone en quittant sa litière. Tu dois au moins savoir qu'après-demain nous partons pour Antium.

– Comment pourrais-je le savoir ?

– Dans quel monde vis-tu donc ? Alors, je suis le premier à t'annoncer cette nouvelle ? Eh bien ! sois prêt pour après-demain.

Les pois à l'huile d'olive n'ont pas plus garanti Barbe-d'Airain que le foulard enroulé autour de son gros cou : il est enroué. Si bien qu'on ne peut songer à remettre le voyage. Il maudit Rome et l'air qu'on y respire ; il voudrait la raser ou la détruire par le feu et veut au plus vite gagner la mer. Il prétend que les odeurs apportées par le vent des ruelles étroites le mèneront au tombeau. Aujourd'hui, on a fait dans tous les temples de grands sacrifices pour que la voix lui revienne, et malheur à Rome, surtout malheur au Sénat, s'il ne la recouvre sur-le-champ.

– Alors, c'est inutile d'aller en Achaïe.

– Penses-tu donc que notre César ne possède que cet unique talent ? repartit en riant Pétrone. Il s'exhibera aux jeux olympiques, comme poète, avec son incendie de Troie, comme conducteur de chars, comme musicien, comme athlète, et quoi encore ?... même comme danseur, et à chaque fois, il escamotera les couronnes destinées aux vainqueurs méritants. Sais-tu pourquoi ce singe est enroué ? N'a-t-il pas voulu, hier, égaler notre Pâris ? Il nous a dansé l'aventure de Léda, ce qui l'a mis en sueur ; et il a pris froid. Il était trempé et visqueux comme une anguille au sortir de l'eau. Il changeait de masque à tout moment, tournait comme une toupie, agitait les bras comme un matelot ivre, et le dégoût vous prenait de voir cet énorme ventre et ces jambes grêles. Pâris lui donnait des leçons depuis quinze jours : te figures-tu Ahénobarbe en Léda ou en cygne-dieu ? Quel cygne ! Parlons-en ! Mais il veut se montrer au public dans cette pantomime, à Antium d'abord, à Rome ensuite.

– On trouvait déjà scandaleux qu'il chantât en public ; mais songer que le César romain paraîtra comme mime sur la scène, non ! cela, Rome même ne le tolérera pas !

– Mon cher, Rome tolérera tout, et le Sénat votera des actions de grâces au “père de la patrie” ».

Et un instant après, Pétrone ajouta :

« La foule est fière même que César lui serve de bouffon.

– Juges-en toi-même, peut-on s'avilir davantage ? »

Pétrone haussa les épaules.

« Tu vis chez toi, plongé dans tes méditations, tantôt au sujet de Lygie, tantôt au sujet des chrétiens. Aussi, tu ne sais rien de ce qui s'est passé il y a quelques jours. Néron a publiquement épousé

Pythagore. Il jouait le rôle de la jeune mariée. Cela semble le comble de la folie, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! les flamines sont venus et ont béni solennellement cette union. J'étais présent à la cérémonie. Je suis capable de tolérer bien des choses ; pourtant je me suis dit que les dieux, s'il y en a, devraient se manifester par quelque signe. Mais César ne croit pas aux dieux, ce en quoi il a raison.

– Puisqu'il est à lui seul grand prêtre, dieu et athée », dit Vinicius.

Pétrone rit :

« C'est vrai. Cela ne m'était pas encore venu à l'esprit. Le monde n'a pas encore vu semblable cumul. »

Puis il ajouta :

« Il faut dire aussi que ce grand prêtre qui ne croit pas aux dieux, et ce dieu qui raille ses confrères, les redoute comme athée.

– À preuve ce qui s'est passé dans le temple de Vesta.

– Quel monde !

– Tel monde, tel César ! Mais cela ne durera pas. »

Tout en causant, ils arrivèrent chez Vinicius, qui demanda gaiement le repas du soir ; puis, s'adressant à Pétrone :

« Oui, mon cher, le monde doit se réformer, renaître.

– Ce n'est pas nous qui le réformerons, riposta Pétrone, ne fût-ce que parce que, sous le règne de Néron, l'homme ressemble trop à un papillon : il vit au soleil de la faveur et meurt au premier souffle de froideur impériale... Par le fils de Maïa ! je me demande parfois comment, même malgré lui, ce Lucius Saturninus a pu gagner ses quatre-vingt-treize ans et survivre à Tibère, à Caligula et à Claude ?... Mais assez causé de cela. Me permettras-tu d'envoyer ta litière chercher Eunice ? Je n'ai plus envie de dormir et voudrais me distraire. Fais venir pour le repas le joueur de cithare, ensuite nous parlerons d'Antium. Il y faut songer, toi surtout. »

Vinicius donna l'ordre d'aller chercher Eunice, tout en protestant qu'il ne songeait guère à se casser la tête à propos d'Antium. Ceux-là pouvaient s'en tourmenter qui étaient incapables, de vivre autrement que dans le rayonnement de la faveur de César.

« Le monde ne se borne pas au Palatin, surtout pour ceux qui ont autre chose dans l'esprit et dans l'âme. »

Il disait cela avec tant de laisser-aller et de gaieté que Pétrone en fut frappé. Il le regarda et dit :

« Qu’as-tu donc ? Te voilà aujourd’hui tel que tu étais quand tu portais encore au cou la bulle d’or.

– Je suis heureux, répondit Vinicius, et c’est pour te le dire que je t’ai invité à venir chez moi.

– Mais que t’arrive-t-il ?

– Ce que je ne céderais pas pour tout l’Empire romain. »

Il appuya un coude sur un bras du fauteuil, posa sa tête sur sa main et se mit à parler, le visage souriant et le regard illuminé.

« Te souviens-tu du jour où nous sommes allés ensemble chez Aulus Plautius ? Là tu vis pour la première fois une divine jeune fille que tu qualifias toi-même des noms d’Aurore et de Printemps. Te rappelles-tu cette Psyché, cette incomparable, la plus belle des vierges et de toutes vos divinités ? »

Pétrone le regardait, surpris, comme pour se convaincre qu’il avait tout son bon sens.

« Quelle langue parles-tu ? Évidemment, je me souviens de Lygie. »

Et Vinicius de dire :

« Je suis son fiancé.

– Quoi ?... »

Mais le jeune homme bondit de son siège et appela l’intendant.

« Fais entrer ici tous les esclaves, sans aucune exception. Vite.

– Tu es son fiancé ? » répéta Pétrone.

Il n’était pas revenu de son étonnement que les esclaves remplissaient le vaste atrium. Tout essoufflés, arrivaient des vieillards, des hommes mûrs, des femmes, des enfants des deux sexes. Ils envahissaient de plus en plus l’atrium. Dans le corridor, ou *fauces*, on entendait des interpellations dans toutes les langues. Enfin, tous les esclaves s’étant rangés entre les colonnes et le mur, Vinicius, debout près de l’impluvium, se tourna vers l’affranchi Demas et lui dit :

« Ceux qui servent dans ma maison depuis vingt ans auront à se présenter demain chez le préteur, qui leur accordera la liberté. Les autres recevront chacun trois pièces d’or et double ration pendant une semaine. Qu’on expédie aux ergastules de province l’ordre de lever toutes les punitions, de désenchaîner les prisonniers et de les nourrir convenablement. Ce jour est jour de bonheur pour moi, et je veux que la joie règne dans ma maison. »

Ils restèrent muets un instant, n'en pouvant croire leurs oreilles ; puis toutes les mains se levèrent ensemble et toutes les bouches s'écrièrent :

« Aa ! Seigneur ! Aaa !... »

Vinicius les congédia d'un geste et, malgré leur envie de le remercier et de tomber à ses pieds, ils se répandirent en hâte dans la maison qu'ils remplirent de leurs cris d'allégresse depuis les sous-sols jusqu'au faîte.

« Demain, dit Vinicius, je les rassemblerai dans le jardin et leur ordonnerai de tracer devant eux les signes qu'ils voudront. Ceux qui dessineront un poisson seront affranchis par Lygie. »

Mais Pétrone, habitué à ne s'étonner longtemps de rien, avait déjà repris son flegme :

« Un poisson ?... Ah ! je me souviens de ce que disait Chilon : c'est l'emblème des chrétiens. »

Puis, tendant la main à Vinicius, il ajouta :

« Le bonheur est toujours là où chacun le voit. Que, durant de longues années, Flore sème des fleurs sous vos pas. Je te souhaite tout ce que tu peux te souhaiter.

– Merci ; je croyais que tu allais me dissuader, et, vois-tu, c'eût été peine perdue.

– Moi, te dissuader ? Pas le moins du monde. Je te dis au contraire que tu fais bien.

– Ah ! traître, riposta gaiement Vinicius, ne te souviens-tu donc pas de ce que tu m'as dit autrefois, en sortant de chez Græcina ? »

Pétrone répondit paisiblement :

« Si, mais j'ai changé d'avis. »

Et peu après, il ajouta :

« Mon cher, à Rome, tout change. Les maris changent de femmes, les femmes de maris ; pourquoi donc ne changerais-je pas d'avis ? Il s'en est fallu de peu que Néron épousât Acté, à qui l'on avait fabriqué à cet effet une origine royale. Eh bien quoi ? Il aurait une excellente épouse, et nous, nous aurions une excellente Augusta. Par Protée et par les abîmes de la mer ! je changerai d'avis chaque fois que je le croirai juste ou commode. Quant à Lygie, son origine royale est plus authentique que l'histoire des ancêtres troyens d'Acté. Mais toi, à Antium, prends garde à Poppée, car elle est vindicative.

– Je n’y songe même pas ! Il ne tombera pas un cheveu de ma tête à Antium.

– Tu t’illusionnes en croyant m’étonner encore une fois ; mais d’où te vient cette certitude ?

– L’apôtre Pierre me l’a dit.

– Ah ! l’apôtre Pierre te l’a dit ! À cela, rien à répliquer. Permetts-moi cependant de prendre quelques précautions, pour le cas où l’apôtre Pierre se serait montré faux prophète ; car, si par hasard l’apôtre Pierre s’était trompé, il perdrait ta confiance, qui, à coup sûr, pourra dans la suite être utile à l’apôtre Pierre.

– Fais comme tu l’entendras, mais moi, j’ai foi en lui, et si tu crois me décourager en répétant dédaigneusement son nom, tu te trompes.

– Une dernière question : es-tu déjà chrétien ?

– Pas encore, mais Paul de Tarse m’accompagne pour m’enseigner la doctrine du Christ. Ensuite je recevrai le baptême... Car il est faux qu’ils soient, comme tu le disais, les ennemis de la vie et de la joie.

– Tant mieux pour toi et pour Lygie ! »

Puis, haussant les épaules, et comme se parlant à soi-même :

« L’habileté de ces gens à se faire des adeptes est stupéfiante. Et comme cette secte se propage ! »

Vinicius répondit avec chaleur, comme s’il était déjà baptisé :

« Oui, ils sont des milliers et des dizaines de mille à Rome, dans les villes d’Italie, en Grèce et en Asie. Il y a des chrétiens dans les légions et parmi les prétoriens ; il y en a jusque dans le palais de César. Des esclaves et des citoyens, des pauvres et des riches, des plébéiens et des patriciens professent cette doctrine. Sais-tu que l’on compte des chrétiens parmi les Cornelius, que Pomponia Græcina est chrétienne, qu’Octavie l’était de même, à ce qu’il paraît, et qu’Acté l’est à coup sûr ? Oui, cette religion envahit le monde, et seule elle est capable de le rénover. Ne hausse pas les épaules, car qui sait si, dans un mois ou dans un an, tu ne l’adopteras pas toi-même ?

– Moi ? fit Pétrone, non, par le Léthé, je ne l’adopterai pas, renfermât-elle la vérité et la sagesse humaine aussi bien que divine... Cela exigerait des efforts et il me déplait de me fatiguer ; des renoncements, et je n’aime renoncer à rien dans la vie. Avec ta

nature enflammée et bouillante, on pouvait toujours s'attendre à cet avatar : mais moi ? j'ai mes gemmes, mes camées, mes vases et mon Eunice. Je ne crois pas à l'Olympe, mais je me l'arrange sur cette terre, et je m'efforcerai de fleurir jusqu'à ce que les flèches du divin archer me transpercent, ou que César m'intime l'ordre de m'ouvrir les veines. J'aime trop le parfum des violettes et mes aises dans mon triclinium. J'aime jusqu'à nos dieux... en tant que figures de rhétorique. J'aime aussi l'Achaïe, où je me prépare à suivre notre obèse César Auguste aux jambes grêles, l'incomparable, le divin Périodonicès... Hercule, Néron !... »

Puis il éclata de rire à la seule pensée qu'il pût adopter la doctrine des pêcheurs galiléens et il se mit à fredonner à mi-voix :

De myrtes verdoyants j'enguirlanderai mon glaive.
À l'exemple d'Armodios et d'Aristogiton.

Il s'arrêta, car le *nomenclator* annonçait Eunice.

On servit aussitôt le souper. Quand le joueur de cithare eut chanté plusieurs morceaux, Vinicius raconta à Pétrone la visite de Chilon, et comment cette visite lui avait inspiré l'idée d'aller trouver directement les Apôtres, idée qui lui était venue tandis qu'on châtiait Chilon.

Pétrone, repris de l'envie de dormir, passa la main sur son front et dit :

« L'idée était bonne, puisqu'elle a produit un bon résultat. Quant à Chilon je lui aurais remis cinq pièces d'or ; mais, du moment où tu avais donné l'ordre de le fustiger, mieux eût valu le faire mourir sous les coups ; sait-on, en effet, si un jour les sénateurs ne s'inclineront pas devant lui comme ils s'inclinent aujourd'hui devant notre chevalier de l'alène, Vatinius ? Bonne nuit. »

Pétrone et Eunice déposèrent leurs couronnes et se retirèrent. Vinicius se rendit dans sa bibliothèque et écrivit à Lygie :

Je veux qu'en ouvrant tes beaux yeux, ma divine, tu trouves un bonjour dans cette lettre. C'est pourquoi je t'écris ce soir, bien que je doive te voir demain. César part dans deux jours pour Antium et moi, hélas ! je suis forcé de l'y suivre. Je te l'ai dit déjà, désobéir serait exposer ma vie, et

je n'aurais plus aujourd'hui le courage de mourir. Pourtant, si tu ne veux pas que je parte, réponds un seul mot et je reste : ce sera affaire à Pétrone d'écarter de moi le danger. En ce jour de joie, j'ai récompensé tous mes esclaves, et ceux qui servent chez moi depuis vingt ans iront demain chez le prêteur pour être affranchis. Toi, ma très chère, tu dois m'en complimenter, car, à ce qu'il me semble, ceci est conforme à la douce doctrine que tu professes ; je l'ai fait à cause de toi. Je leur dirai que c'est à toi qu'ils doivent la liberté, afin qu'ils célèbrent ton nom.

Par contre, je veux moi-même devenir l'esclave du bonheur, et ton esclave, et je souhaite ne jamais être affranchi. Maudits soient Antium et les voyages d'Ahénobarbe ! Trois et quatre fois heureux suis-je encore de ne point posséder l'érudition de Pétrone, car il me faudrait sans doute aller aussi en Achaïe. Mais ton souvenir me rendra moins pénibles les heures de la séparation. Chaque fois que je serai libre, je sauterai à cheval et galoperais jusqu'à Rome, afin de délecter mes yeux de ta vue et mes oreilles de ta voix si chère. Quand il me sera impossible de venir, je te dépêcherai un esclave pour te porter une lettre et s'informer de toi.

Je te salue, ma divine, et me jette à tes genoux. Ne te mets pas en colère si je t'appelle divine : si tu me le défends, je t'obéirai ; mais aujourd'hui, je ne sais pas encore dire autrement. Je te salue du seuil de ta future demeure, je te salue de toute mon âme.

CHAPITRE XXXVI

On savait à Rome que César, en passant, visiterait Ostie, ou plutôt y visiterait le plus grand navire du monde, arrivé d'Alexandrie avec une cargaison de blé et que, de là, par la voie Littorale, il gagnerait Antium. Des ordres avaient été donnés quelques jours à l'avance : aussi, de grand matin, près de la porte d'Ostie, se pressait une foule où la populace romaine, mêlée à toutes les nations de l'univers, venait se remplir les yeux du spectacle de la procession impériale, dont la plèbe ne pouvait jamais se rassasier.

Le trajet jusqu'à Antium n'était ni long ni pénible ; dans cette cité, où se voyaient des palais et des villas magnifiques, on pouvait trouver tout ce qu'exigeaient non seulement le confort, mais le luxe le plus raffiné de cette époque. Néanmoins, César avait coutume d'emporter en voyage toutes les choses parmi lesquelles il aimait à vivre, depuis les instruments de musique et les objets usuels, jusqu'à des statues et des mosaïques qu'on installait durant les haltes, si courtes fussent-elles. Aussi, dans ses déplacements, était-il accompagné d'une armée entière de serviteurs, outre les escortes de prétoriens et les augustans, dont chacun traînait derrière lui une longue suite d'esclaves.

Ce jour-là, dès l'aube, des bergers de la Campanie, au visage hâlé et aux jambes enveloppées de peaux de bouc, avaient amené cinq cents ânesses destinées à fournir le lait nécessaire au bain de Poppée quand, le lendemain, elle arriverait à Antium. Avec des rires et des cris de joie, la populace regardait, dans la poussière tourbillonnante, le balancement des longues oreilles de ce troupeau, et elle écoutait avec satisfaction le claquement des fouets et les cris stridents des pâtres.

Après le passage du troupeau, une nuée de jeunes serviteurs envahit la route pour la balayer et la joncher de fleurs et d'aiguilles de pin. Dans la foule, on répétait avec fierté que toute la route, jusqu'à Antium, serait ainsi semée de fleurs recueillies dans les jardins privés, dans toute la campagne avoisinante, et même achetées très cher aux marchandes de la Porta Migionis. À mesure que la matinée s'avancait, la foule devenait plus dense. Quelques-uns avaient amené leur famille et, pour tuer le temps, ils étalaient des vivres sur les pierres destinées au nouveau sanctuaire de Cérés et déjeunaient en plein air. Çà et là s'étaient formés des groupes dont les premiers rangs étaient occupés par ceux qui jouissaient de plus d'expérience. On y pérorait sur le départ de César, sur ses voyages passés et sur les voyages en général. À ce propos, des marins et des vétérans contaient merveilles de pays dont ils avaient entendu parler au cours de leurs expéditions lointaines et que nul pied romain n'avait foulés. Des citadins, qui oncques n'avaient dépassé la voie Appienne, écoutaient bouche bée de fabuleux récits sur l'Inde et l'Arabie, sur cet îlot d'un archipel breton, hanté par les esprits, où Briarée enchaîna Saturne endormi, sur les contrées hyperboréennes, sur les mers de glace, sur la façon dont mugit l'Océan quand le soleil plonge en ses profondeurs. Tous ces récits trouvaient créance auprès de la foule, voire même auprès d'hommes comme Pline et Tacite. On racontait aussi que le navire qui attendait la visite de César transportait du blé pour deux ans, sans compter quatre cents passagers, autant d'équipage et quantité de bêtes féroces destinées au Cirque pour les jeux estivaux. D'où l'enthousiasme pour César, qui non seulement nourrissait son peuple, mais aussi l'amusait. Un chaleureux accueil attendait Néron.

Cependant apparut l'escadron des cavaliers numides de la garde prétorienne, vêtus de jaune et ceints de rouge ; d'énormes boucles d'oreilles jetaient un reflet doré sur leurs faces noires et les pointes de leurs lances de bambous scintillaient au soleil comme des flammes. La foule se tassait, pour voir de plus près ; mais des prétoriens à pied vinrent former la haie de chaque côté de la porte, afin de maintenir la voie libre. Et le défilé commença.

D'abord des chariots où s'empilaient des tentes rouges, violettes, blanches, celles-ci en neigeux tissus brodés de fils d'or, des

tapis d'Orient, des tables de cyprès, des dalles de mosaïque, des ustensiles de cuisine, des cages renfermant des oiseaux rapportés de l'Orient, du Midi et du Couchant et dont les cervelles et les langues devaient être servies sur la table impériale, des amphores de vin, des paniers de fruits. Mais les objets qui risquaient de se détériorer sur les chariots étaient transportés à pied : il y avait une troupe de porteurs pour les ustensiles et les statuettes en bronze corinthien, une autre pour les vases étrusques, une autre pour les vases grecs et une autre encore pour les vases d'or, d'argent, ou de verre d'Alexandrie. De petits détachements de prétoriens, à pied ou à cheval, séparaient les groupes de porteurs et chaque groupe était surveillé par des gardiens armés de fouets dont les lanières se terminaient par des balles de plomb ou de fer. Ce cortège d'esclaves, portant avec attention et respect les précieux objets, semblait quelque solennelle procession religieuse, dont le caractère se dessina davantage lorsque vinrent les instruments de musique de César et de ses courtisans : harpes, luths grecs, luths hébraïques ou égyptiens, lyres, phormynx, cithares, flûtes, buccins, cymbales. À voir cette multitude d'instruments éclatants d'or, de bronze, de pierreries et de nacre, on eût pu croire que c'était Apollon ou Bacchus qui s'en allaient parcourir le monde. Puis apparurent, sur de splendides carruques, les acrobates, les danseurs, les danseuses, pittoresquement groupés, le thyrses à la main. Venaient ensuite les esclaves destinés aux jeux voluptueux : de jeunes garçons et des fillettes, cueillis en Grèce et en Asie Mineure, aux longs cheveux bouclés ramassés dans des résilles d'or, au visage merveilleux, mais enduit d'une épaisse couche de fard, de peur que leur teint délicat ne fût brûlé par le vent de la Campanie.

Puis c'était un nouveau bataillon de prétoriens, Sicambres géants, barbus, aux cheveux blonds ou roux ; devant eux, les porte-étendard, les *imaginarii*, haussaient les aigles romaines, les panneaux commémoratifs, les statuettes des dieux de la Germanie et de Rome et les bustes de César. Sous leurs peaux et leurs cuirasses saillaient leurs bras hâlés, vraies machines de guerre, aptes à supporter le pesant attirail de cette arme. La terre tremblait sous leurs pas cadencés, et eux, sûrs de leur force, qu'ils eussent pu tourner contre César lui-même, regardaient de haut la populace, oubliant que nombre d'entre eux étaient aussi en loques quand

ils étaient arrivés dans cette ville. Mais il n'y en avait là qu'une poignée infime, le gros des forces prétoriennes étant demeuré dans ses casernes pour maintenir l'ordre dans la Ville.

Derrière les Sicambres venaient les lions et les tigres de Néron, harnachés pour être attelés aux chars quand il lui plaisait d'imiter Dionysos. Des Hindous et des Arabes les conduisaient avec des laisses d'acier tellement surchargées de fleurs qu'on eût dit des guirlandes ; et les fauves, domptés par d'habiles bestiaires, regardaient la foule, de leurs yeux glauques et somnolents, soulevant par instants leur tête énorme pour humer le relent des corps humains et se pourlécher les lèvres et leur langue rugueuse.

Puis suivaient des litières et des chars impériaux, petits ou grands, dorés ou pourpres, incrustés d'ivoire, de perles, ou scintillant de pierres précieuses, et un détachement de prétoriens, équipés à la romaine, uniquement composé de volontaires d'Italie ¹, un gros d'esclaves élégants et d'éphèbes, et enfin César, dont les cris de la foule signalaient l'approche.

Parmi la populace se trouvaient aussi l'apôtre Pierre, qui voulait voir Néron au moins une fois en sa vie, Lygie, le visage dissimulé sous un voile épais, et Ursus, dont la force était pour la jeune fille une garantie au milieu de cette foule licencieuse.

Le Lygien alla chercher un bloc destiné à la construction du sanctuaire et l'apporta à l'Apôtre, pour qu'il pût mieux voir le défilé. Tout d'abord, la foule murmura contre Ursus, qui écartait ses vagues, comme un navire ; mais quand il eut, à lui seul, soulevé ce bloc que quatre des plus forts parmi les assistants n'eussent pu remuer, les murmures cessèrent pour faire place à l'approbation, et les cris de *Macte* !² retentirent de tous côtés.

Au même instant parut César, sur un char traîné par six étalons blancs d'Idumée, ferrés d'or. Le char avait la forme d'une tente aux portières relevées, afin que la foule pût contempler César. Le véhicule eût pu contenir plusieurs personnes, mais Néron voulait que l'attention se concentrât sur lui seul tandis qu'il traversait la ville,

1. Les habitants de l'Italie avaient été dispensés du service militaire sous le règne d'Auguste ; par suite, ce qu'on appelait la *Cohors Italica*, séjournant d'ordinaire en Asie, était composé de volontaires. Des volontaires servaient également dans la garde prétorienne, à défaut d'étrangers. (N.D.A.)

2. Hourras.

et il n'avait avec lui que deux nains étendus à ses pieds. Il était vêtu d'une tunique blanche et d'une toge améthyste qui bleulait son visage. Sur sa tête était posée une couronne de laurier. Depuis son voyage à Naples, il avait sensiblement engraisé. Un double menton élargissait sa face, si bien que ses lèvres, déjà trop près du nez, semblaient à présent s'ouvrir sous les narines. Son cou énorme était, comme à l'ordinaire, garanti par un foulard qu'il rajustait à tout instant de sa main blanche et charnue, dont les phalanges étaient couvertes de poils roux semblables à des taches de sang ; il ne se faisait pas épiler les mains dans la crainte que ses doigts – on le lui avait dit – ne fussent pris d'un tremblement qui l'eût empêché de jouer du luth. Son visage exprimait une incommensurable vanité, doublée de fatigue et d'ennui ; visage, en somme, à la fois terrible et grotesque. Il tournait la tête de droite et de gauche, les yeux mi-clos, et prêtait une oreille attentive aux acclamations.

Un tonnerre d'applaudissements et de cris l'accueillit : « Salut, divin César Imperator ! Salut, Victorieux ! Salut, Incomparable ! Fils d'Apollon ! Apollon, salut ! »

Et lui, souriait. Néanmoins, par instants, son visage se rembrunissait : la plèbe romaine était railleuse et, quand elle se sentait en nombre, elle se permettait d'amères plaisanteries envers ses plus grands triomphateurs, bien qu'au fond elle les aimât et les estimât. Chacun savait, en effet, que jadis, lors de l'entrée de Jules César à Rome, des plaisants avaient crié : « Citoyens, cachez vos femmes, voici le chauve débauché ! » Mais l'amour-propre exagéré de Néron ne pouvait supporter ni blâmes ni quolibets. Et voici que, parmi les exclamations louangeuses, d'autres s'élevaient du sein de la foule : « Barbe-d'Airain !... Barbe-d'Airain !... Où vas-tu avec ta barbe flamboyante ? Crains-tu donc qu'elle n'incendie Rome ? »

Ceux qui criaient si fort ne se doutaient guère que leur plaisanterie fût une prophétie si terrible. Néanmoins, César ne s'irritait pas trop de ces apostrophes, car depuis longtemps il ne portait plus sa barbe, l'ayant offerte dans un coffret d'or à Jupiter Capitolin. Mais d'autres, embusqués derrière des tas de pierres et derrière les assises du temple, hurlaient : « Matricide ! Oreste ! Alcmeon ! » D'autres reprenaient : « Où est Octavie ? Dépose ton manteau de pourpre ! » Et comme Poppée venait immédiatement

derrière, on lui lançait l'insulte : « *Flava coma !*¹ » qui flétrissait les prostituées. L'oreille affinée de Néron percevait ces injures et il fichait à son œil son émeraude polie, pour essayer de reconnaître ceux qui poussaient ces cris et se souvenir d'eux. C'est alors qu'il aperçut l'Apôtre debout sur le bloc de pierre.

Un instant, les regards de ces deux hommes se croisèrent. Et parmi la suite brillante, parmi la foule innombrable, il ne vint à l'esprit de personne qu'à cette minute se trouvaient face à face les deux maîtres de l'univers, l'un qui bientôt allait s'effacer comme un rêve sanglant, l'autre, ce vieillard vêtu de laine rude, qui prendrait à jamais possession et de cette ville et du monde entier.

César avait passé. Immédiatement à sa suite parurent huit Africains, portant une litière magnifique où était assise cette Poppée honnie du peuple, vêtue comme César d'une tunique améthyste, le visage recouvert d'une épaisse couche de fard. Immobile, passive et indifférente, on eût dit une divinité à la fois belle et méchante, portée dans quelque procession religieuse. Derrière elle suivait une longue file de serviteurs des deux sexes et de chars remplis de ses ustensiles et de ses parures.

Depuis longtemps le soleil avait quitté le zénith lorsque commença le défilé des augustans, brillant cortège aux couleurs chatoyantes, se déroulant à l'infini comme un serpent. Le nonchalant Pétrone, accueilli avec sympathie par la foule, se faisait porter en litière avec son esclave favorite, semblable à une déesse. Tigellin s'avancait dans sa *carucca* attelée de petits chevaux empanachés de plumes blanches et rouges ; on le voyait à tout instant se lever, tendre le cou, pour voir si César ne lui ferait pas signe de monter auprès de lui. La foule saluait d'applaudissements Licinius Pison, de rires Vitellius, de sifflets Vatinius. Elle restait indifférente au passage des consuls Licinius et Lecanius ; mais Tullius Sénécion, aimé on ne sait pourquoi, fut, de même que Vestinus, accueilli par des acclamations.

La suite était innombrable ; on eût dit que tout ce qu'il y avait dans Rome de riche, de distingué, d'éminent, se transportait à Antium. Néron ne voyageait jamais qu'escorté de milliers de chars et le nombre de ses compagnons dépassait l'effectif d'une légion².

1. « Blondasse ! » (N.D.E.)

2. Au temps des **Césars**, une légion comptait environ **12 000** hommes. (N.D.A.)

On se montrait Domitius Afer et le décrépît Lucius Saturninus ; Vespasien, qui n'était pas encore parti pour son expédition de Judée et qui devait en revenir pour ceindre la couronne impériale ; ses fils, et le jeune Nerva, et Lucain, et Annius Gallon, et Quintianus, et nombre de femmes célèbres par leur richesse, leur beauté, leur luxe et leurs mœurs dissolues.

Les regards de la foule passaient des visages familiers aux attelages, aux chars, aux vêtements chamarrés des gens de la suite, recrutés dans tous les pays du monde. Dans ce flot de faste et de grandeur, on ne savait qu'admirer d'abord : l'éclat de l'or, de la pourpre, de l'améthyste, le jeu des pierreries, le chatonnement de la nacre et de l'ivoire, non seulement aveuglaient les yeux, mais éblouissaient même la pensée. Il semblait que la lumière du soleil elle-même se fondît dans cette gamme des couleurs.

Dans la foule, il ne manquait pas de misérables au ventre creux, aux yeux d'affamés ; et pourtant ce spectacle attisait non seulement leur convoitise, mais leur donnait aussi l'orgueilleux sentiment de la force et de l'invulnérabilité romaines, devant lesquelles s'inclinait l'univers. Et, de fait, personne au monde n'eût osé croire que cette force ne survivrait pas à tous les siècles et à tous les peuples, et que quelque chose sur la terre pût s'y opposer.

Vinicius venait à la fin du cortège. En apercevant l'Apôtre et Lygie, qu'il n'espérait pas rencontrer, il sauta de son char et, le visage rayonnant, il se mit à parler à mots précipités, comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre.

« Tu es venue ? Je ne sais comment te remercier, ô Lygie !... Dieu ne pouvait m'envoyer meilleur présage. Avant de te quitter, je te salue encore une fois, mais nous ne serons pas séparés pour longtemps. Je vais poster sur ma route des relais de chevaux parthes et je passerai auprès de toi chaque jour de liberté, jusqu'à ce qu'il me soit permis de revenir. Porte-toi bien !

– Porte-toi bien, Marcus », lui répondit Lygie.

Et tout bas elle ajouta :

« Que le Christ te guide et qu'il ouvre ton âme aux paroles de Paul ! »

Vinicius, heureux qu'elle désirât le voir devenir au plus tôt chrétien, lui répondit :

« *Ocelle mi !* qu'il soit fait ainsi que tu le dis ! Paul a préféré marcher parmi mes hommes ; mais il est avec moi et il sera mon maître et mon compagnon... Soulève ton voile, toi, ma seule joie, pour que je te contemple encore avant de partir. Pourquoi t'es-tu ainsi cachée ? »

Elle releva son voile, découvrant son visage rayonnant et l'éclat de ses admirables yeux rieurs et demanda :

« Est-ce mal ? »

Il y avait dans son sourire de l'espièglerie enfantine. Vinicius la contempla, ravi, et lui répondit :

« C'est mal pour mes yeux, qui voudraient ne voir que toi jusqu'à la mort. »

Puis il se tourna vers Ursus et dit :

« Ursus, veille sur elle comme sur la prunelle de tes yeux, car elle n'est plus seulement ta *domina*, mais aussi la mienne. »

Sur ces mots, il saisit la main de la jeune fille et la porta à ses lèvres, devant la foule stupéfaite de voir un augustan de marque accorder un pareil témoignage de respect à une jeune fille vêtue presque comme une esclave.

« Porte-toi bien !... »

Et il rejoignit rapidement l'escorte de César, qui avait pris de l'avance.

L'apôtre Pierre le bénit d'un signe de croix imperceptible et le brave Ursus se mit à faire son éloge, heureux que sa jeune maîtresse l'écoutât avec avidité et le regardât avec reconnaissance.

Le cortège s'éloignait, noyé dans un nuage de poussière dorée ; mais l'apôtre Pierre et ses compagnons le suivirent encore longtemps des yeux, jusqu'au moment où Demas le meunier, celui-là même chez qui Ursus travaillait la nuit, s'approcha d'eux.

Il baisa la main de l'Apôtre, le priant de venir avec ses compagnons se reconforter chez lui, il ajouta qu'il demeurerait près de l'Emporium et qu'ils devaient être fatigués et avoir faim, car ils avaient passé la plus grande partie de la journée à la porte de la ville.

L'Apôtre consentit, et ils prirent chez Demas un peu de nourriture et de repos, puis, le soir venu, ils regagnèrent le Transtévère. Désirant franchir le fleuve au pont Émilien, ils passèrent par le Clivus Publicus, qui coupait la colline de l'Aventin entre le temple de Diane et celui de Mercure. De cette éminence, l'apôtre Pierre

contemplant les édifices voisins et ceux qui s'estompaient dans le lointain. Et, dans un profond silence, il songeait à l'immensité et à la puissance de cette ville, où il venait enseigner la parole divine. Jusqu'à ce jour, il avait bien, dans les pays qu'il avait parcourus, rencontré la puissance romaine et les légions, mais ce n'étaient là que des membres épars de cette force qui, aujourd'hui et pour la première fois, semblait se personnifier à ses yeux sous les traits de César. Cette ville immense, vorace et féroce, licencieuse, pourrie jusqu'à la moelle et en même temps inébranlable dans sa force extraordinaire, ce César, assassin de son frère, de sa mère et de sa femme, traînant derrière lui toute une chaîne de crimes, chaîne aussi longue que celle de ses courtisans, ce débauché et ce bouffon, maître de trente légions et, par elles, de l'univers, ces courtisans couverts d'or et de pourpre, incertains du lendemain et quand même plus puissants que des rois, tout cela lui apparut comme le royaume infernal du mal et de l'iniquité. En son cœur simple, il s'étonna que Dieu eût confié la terre à ce Satan monstrueux pour qu'il la pétrît, la bouleversât, la foulât aux pieds, en exprimât des larmes et du sang, pour qu'il la déchirât comme un ouragan, la brûlât comme la flamme.

Ces pensées émurent son cœur d'apôtre et, s'adressant à son Maître, il murmura en lui-même : « Seigneur, que ferai-je en face de cette ville où tu m'as envoyé ? À elle appartiennent les mers et les continents, les animaux terrestres et les créatures qui peuplent les ondes, et tous les autres royaumes avec leurs cités. Trente légions la protègent. Et moi, Seigneur, je ne suis qu'un pêcheur des bords du lac. Que ferai-je ? Et comment pourrai-je triompher du mal ? »

Il releva vers le ciel sa tête branlante aux cheveux blancs et pria, appelant du fond de son cœur, en sa peine et son trouble, le Maître divin.

La voix de Lygie interrompit sa prière :

« On dirait que la ville entière est en feu !... »

En effet, c'était un étrange coucher de soleil. Son disque énorme était déjà à demi caché derrière le mont Janicule et toute la voûte céleste était comme embrasée.

De l'endroit où ils se trouvaient, ils découvraient un vaste espace. Vers la droite se dressait le Circus Maximus ; par-derrière

s'étagaient les palais du Palatin, et en face d'eux, par-delà le Forum Boarium et le Vélabrum, le sommet du Capitole couronné par le temple de Jupiter. Les murs, les colonnes et le faite des temples étaient noyés d'or et de pourpre. Les parties visibles du fleuve semblaient rouler du sang. Et plus le soleil s'enfonçait derrière le mont, plus le ciel devenait rouge et paraissait refléter la lueur d'un incendie. Et cette lueur augmentait, s'élargissait, enveloppant enfin les sept collines et s'épandant sur tous les environs.

« On dirait que la ville est en feu », répéta Lygie.

Et Pierre, se couvrant les yeux de sa main, répondit :

« La colère de Dieu est suspendue sur elle. »